

CHANSON D'AMOUR

A Mme N. F...

I

Quand le soleil va disparaître
Parmi des flots d'azur et d'or,
Je sens en moi qu'il doit renaître
En un majestueux décor.

Le soleil, vois-tu, c'est la vie,
C'est l'espoir, le salut, le port.
Qu'on l'enlève à l'âme ravie :
Que lui restera-t-il ? La mort !

II

Quand tu partis pour ce voyage
Qui devait durer si longtemps,
Mon cœur n'a pas perdu courage
Il me criait : Espère ! Attends !

Car ta présence a tant de charmes
Que ne plus te voir, c'est mourir !
" Ne plus te voir " — Ah ! que de larmes
Ces mots peuvent donc contenir !

III

Tu me revins dans le mystère :
Mon être à tressailli d'amour,
Sois bénie, ô vision chère,
Qui m'a fait heureux tout un jour !

NEVER FORGET.

Janvier 1900.

LA JEUNE FILLE BOER

Il paraît que la jeune fille idéale existe. Si invraisemblable que cela paraisse en cette fin de siècle de névrose et de féminisme, la jeune fille de santé robuste, simple de goût, droite d'esprit, respectueuse de ses parents, fidèle plus tard à son époux, n'est pas un mythe, mais une réalité ; — seulement, c'est dans l'Afrique du Sud qu'il faut aller la chercher. Le peuple Boer qui est si justement fier de ses vaillants fils peut aussi s'enorgueillir de ses filles, car ce sont elles qui, d'après les détails que nous en donne *Ladies Home Journal* sont, à l'heure qu'il est, le type le plus parfait de la vraie jeune fille.

La jeune Boer, au physique, est grande, bien proportionnée, musculeuse sans disgrâce, aux joues éclatantes de santé. Au moral, elle est sérieuse, docile, laborieuse, sans exigence aucune, se contentant de la vie que lui font ses parents. Elle n'a pourtant rien de gai ni d'amusant, cette vie sur les terres désertes et insipides des plaines africaines où nulle beauté de la nature ne ravit l'œil, ni ne parle à l'imagination. Mais la Boer aime son sol natal d'un amour farouche. Elle est une enfant de la solitude et n'aspire pas aux joies extérieures et lointaines qu'elle ne connaît pas. Ses compagnes les plus proches vivent à dix ou vingt lieues de distance, et elle est heureuse s'il lui est permis de les voir une fois par mois. Les Boers sont un peuple patriarcal et leurs filles dont les grand-mères, cependant, avaient connu tout le luxe et l'opulence que la Hollande, la France et l'Allemagne pouvaient offrir alors — car les Boers sont de noble descendance, — n'ont rien vu de plus intéressant et de plus grandiose que les simples et rares joies de la vie familiale, au sein des grandes plaines monotones.

Une moitié de l'existence de la jeune Boer se passe à suivre les troupeaux de son père. Au commencement de la saison de sécheresse, le fermier boer ferme la porte de sa maisonnette et devient nomade. Il place une partie de ses effets et de ses ustensiles de ménage dans de grands wagons qui rappellent les anciennes goélettes des prairies, et s'en va, avec sa femme et ses enfants, conduire ses bœufs et ses moutons vers des régions d'eau et de pâturage.

Quand arrive la saison pluvieuse et que les Boers nomades ont réintégré leurs pénates, la jeune fille change de condition et se met à l'étude. Si le père a bien vendu son bétail, il fait venir de la ville une gouvernante. Si ses moyens ne lui permettent pas cette

dépense, c'est la mère qui s'occupe de l'éducation de la jeune fille ; et si la famille est tellement pauvre qu'il lui soit difficile de se procurer des livres, la jeune Boer se contente de la Bible.

Cependant, si elle ne connaît pas les joies du bal, des parties de plaisirs, des visites, la jeune fille de l'Afrique du Sud a aussi ses distractions. Sa gouvernante ou une amie lui a appris à danser, et c'est un spectacle peu banal que de regarder valser ces danseuses qui n'ont jamais vu de toilette décolletée, ni de parquet ciré. La jeune fille Boer a toute une série de jeux auxquels elle s'amuse avec ses frères, et elle monte à cheval et conduit un attelage de bœufs tout comme eux. Mais ses distractions les plus appréciées sont ses visites à la ville. Une ou deux fois l'an, lorsqu'elle a atteint sa seizième année et que l'on commence à songer à la marier, le père attelle les bœufs pour conduire sa fille en ville. Elle y assistera au " Nachmaal " ou communion, et c'est à ces réunions profondément religieuses qu'elle rencontrera le jeune homme qui plus tard l'épousera. Il la suivra à toutes les communions pendant quelques années, et lorsqu'il aura ainsi prouvé son attachement et sa fidélité, il sera admis à faire sa cour. Cette cour est bien originale : elle consiste à faire à sa fiancée des visites entre le crépuscule et l'aurore, et de veiller avec elle en causant, assis l'un en face de l'autre, jusqu'à ce que le jour naisse. S'il traverse cette épreuve victorieusement, sans se lasser, c'est que son amour est réel, et il sera agréé. Alors, viennent les préparatifs de la noce qui, chez les Boers, est un événement presque national et une cérémonie extrêmement pittoresque.

Les parents et les amis arrivent quelques jours avant la fête et animent de leur bruit la ferme d'ordinaire si paisible du Boer. Des douzaines de chariots attelés de bœufs campent dans les prairies avoisinantes ; des domestiques nègres vont et viennent activement. L'arrivée de chaque nouvel hôte est saluée par des coups de fusil ; dans le cottage et les alentours, ce n'est que danses, ripailles, courses de chevaux et concours de tir.

Après la cérémonie, quand tout le monde a embrassé les jeunes époux, les réjouissances reprennent de plus belle et continuent tout le jour et la nuit.

Le voyage de noce se fait au domaine du nouveau mari. C'est une tradition chez les parents du jeune homme de céder à leur fils à cette occasion, une partie de leur ferme, et c'est là que les jeunes époux viennent aussitôt s'installer. Quand le vieux Boer a marié tous ses fils, il ne lui reste plus un pouce de terrain ; mais ses enfants, à tour de rôle, prennent tendrement soin de lui. Car c'est un des traits caractéristiques de ce peuple que le respect filial. La légende des belles-mères ridicules ou méchantes n'existe pas chez eux. Pendant que le Zoulou voisin a de sa belle-mère une peur effroyable, et se détourne et se voile la face lorsqu'il l'aperçoit, le Boer et sa femme aiment leur belle-mère comme leur mère, et vivent en paix avec leur nombreuse parenté.

La jeune fille Boer des villes est très différente de la femme des plaines. Les filles des Boers du Transvaal sont élevées dans les séminaires de jeunes filles à Cape-Town ou à Grahamstown ; elles parlent plusieurs langues et cultivent la musique comme les Européennes. Aux vacances, elles vont au bord de la mer, à Durban, sur l'océan Indien, ou font un tour dans les capitales de l'Europe.

Mais qu'elles soient filles des plaines ou demoiselles des villes, elles se rencontrent dans l'adoration qu'elles ont vouée à la femme du président Krüger dont le portrait ne manque dans aucun intérieur. Madame la présidente est le type accompli de la femme boer de l'ancienne génération. Ses ancêtres étaient des Hollandais de race venus dans l'Afrique du Sud, il y a deux cents ans, pour échapper à des persécutions religieuses. Madame Krüger est la meilleure ménagère qui soit. Bien que plusieurs fois millionnaire, elle dirige en personne tous les détails de l'organisation de l'Exécutif Mansion, à Prétoria. En dépit d'une légion de domestiques, elle tient à préparer et à servir

elle-même les repas de son mari. C'est son exemple sans doute, qui donne tant de vertus aux femmes de son pays.

THÉRÈSE MANDEL.

LA PETITE AMIE QUI N'EST PLUS

Il n'est jamais trop tard pour parler des chers disparus, des êtres que la mort vient enlever à une famille, à un avenir souriant et plein de promesses.

De tous côtés ces semaines, on n'a entendu que des notes joyeuses : hélas ! des cœurs pleuraient pourtant dans le silence et l'ombre...

Avec les dernières heures de la dernière année, s'éteignait une toute charmante enfant, âgée de seize ans à peine, tenant à la vie par tout ce qu'on a d'illusions roses et de rêves dorés à cet âge.

Cadette d'une famille de six enfants, — et Benjamin vraiment, — Bernadette Renois joignait à un extérieur délicat et distingué de brillantes qualités, de grands talents.

Si jeune, elle comptait pour une des meilleures élèves du Conservatoire, dont l'éloge des directeurs et professeurs, MM. Hardy, Letondal et Labelle n'est plus à faire ; elle tenait encore la première place à l'Académie de Mme Marchand. Ceux qui connaissent cette excellente Maison d'éducation, comprendront de quelles vastes aptitudes devait être douée cette regrettée enfant.

Aussi, le deuil que sa mort a causé dans cette Institution ; les regrets qu'elle a fait naître chez Mme Marchand, ainsi que chez les maîtresses dont elle avait si facilement gagné l'affection ; la tristesse de ses compagnes à ne se rappeler son souvenir qu'avec des larmes, sont autant de sentiments qui font éloquentement son éloge.

La nouvelle de sa mort fut un coup de foudre.

D'un physique délicat, la santé n'avait cependant jamais manqué à cette gracieuse jeune fille ; — et en trois semaines, elle n'était plus !

Que de cœurs sympathiques sont venus pleurer sur la tombe de Bernadette ! que de marques sensibles d'attachement, de consolation a reçues la famille en cette pénible circonstance ! Que d'offrandes de prières, que de fleurs partout autour du cher petit cadavre !...

Le Conservatoire a présenté officiellement l'expression de ses sincères condoléances ; de l'Académie de Mme Marchand sont venus des témoignages d'affection, de regrets, de douleur, de toutes parts, on s'est uni au deuil du foyer déserté.

Depuis trois ans déjà, la mère était partie pour l'haut ; puisse le père, — M. Ludger Renois, — les frères et les sœurs, se trouver courageux sous cette deuxième épreuve...

H. L.

LES ANIMAUX SAUVAGES

LE GORILLE

Peu de voyageurs, après du Chaillu, ont pu parler du gorille d'après leurs propres observations ; il faut, en effet, passer de longs mois à la côte d'Afrique, et dans les parties les plus malsaines, pour arriver à pouvoir étudier cet animal dans les vastes solitudes où il se cache. Six mois de séjour à Loango et Mayamba, sur la côte du Congo, à la suite de mon voyage au Niger, me permettront d'ajouter quelques traits personnels aux observations de mes devanciers.

Il n'est pas juste de dire que le gorille ne se construit pas de cabanes de feuillage, et qu'il vit d'une façon tout à fait nomade.

Le gorille adulte qui n'est pas encore accouplé, ou le vieux mâle qui n'a plus de compagne, mènent, il est vrai, une vie vagabonde, errant à l'aventure au gré de leurs désirs ou de leur faim, mais celui qui vit avec sa femelle se construit parfaitement un abri, où cette dernière repose avec son petit, pendant que le mâle, couché au sommet de l'appentis de feuillage, qui est presque toujours un arbre pour support, veille en gromotant quelques racines, quelque ananas sauvage, à